

MILJENKO JERGOVIĆ

Ruta Tannenbaum

roman traduit du croate
par Aleksandar Grujičić
avec la collaboration d'Elisabeth Beyer

ACTES SUD

Au printemps 1943, la princesse de la rue Gunduličeva – l'adresse exacte importe peu désormais – réalisa, avec le concours d'on ne sait quelle divinité, le miracle de se rendre invisible.

Les temps l'exigeaient, les princesses ne pouvaient souhaiter mieux que de devenir invisibles. Inutile de préciser combien il fallait d'arrogance pour nourrir un tel dessein.

Et dans la rue Gunduličeva, personne ne pouvait rivaliser avec Ruta Tannenbaum en matière d'arrogance.

Les plafonds, de quatre mètres de haut, étaient recouverts de fumée de tabac. Papa fumait beaucoup avant d'être emmené en voyage. Maman fumait beaucoup jusqu'à ce qu'on l'emmené en voyage, un peu plus tard. Même le grand-père fumait, mais il ne fut pas emmené, lui, il était mort avant.

Ruta Tannenbaum avait quinze ans et n'était nullement responsable des plafonds enfumés. Elle avait néanmoins l'impression d'avoir vécu toute seule dans ce lieu et en eut terriblement peur. C'est pourquoi elle avait souhaité devenir invisible.

Ah, qu'elle pouvait être arrogante !

Lorsqu'ils sont venus l'emmené en voyage, il ne restait de Ruta Tannenbaum que son pied droit. Tout le reste était déjà devenu invisible.

“Mais c'est toujours ça et c'est déjà pas mal !” ont dit les gens de l'agence de voyages avant d'emmené le pied droit de Ruta Tannenbaum jusqu'au quai réservé aux trains de marchandises. Sous sa robe blanche de princesse marchait un tout petit pied nu.

Je vous le dis, le spectacle valait le détour.

Ils l'ont fait monter dans le wagon à bestiaux. On va en Inde, s'est dit Ruta Tannenbaum, là où les vaches sont sacrées. Elle a senti alors une langue bovine lécher le sel de sa plante de pied droite. C'est alors qu'elle a ri pour la dernière fois.

Elle était arrogante et pas vraiment intelligente, cette princesse, car qui, au printemps de l'année 1943, aurait pensé à un voyage en Inde ?

Non, le train se dirigeait vers la Pologne. Il faisait noir à l'intérieur, ça puait et être invisible n'était pas d'un grand secours contre la peur. D'ailleurs, en quoi cela pouvait-il servir à une princesse d'être invisible dans sa robe blanche si tout le monde voyait son petit pied droit ?

On pourrait dire qu'elle a vécu ainsi jusqu'à sa mort. Et on n'aurait pas tort. Ruta Tannenbaum n'est jamais arrivée en Inde, ou en Pologne. Elle a disparu en cours de route, en imaginant une langue bovine humide passer sur sa plante de pied droite.

Ce qu'elle pouvait être arrogante !

Regardez cette robe, peut-être le pied droit de Ruta y est-il toujours. Mais où donc s'est-il caché ?

I

Nous sommes en 1920, Salamon Tannenbaum s'apprête à s'attabler dans la brasserie *Chez l'Empereur d'Autriche* qui, depuis plus de deux ans, ne s'appelle plus ainsi. Pourtant, aucun des clients qui la fréquentent, et cela vaut aussi pour Salamon Tannenbaum, ne songe à l'appeler *Trois Cerfs*, son nom officiel imposé par les autorités municipales. Salamon lance son chapeau, comme toujours avec succès, sur le perroquet situé à l'autre bout de la salle avant de tonner *Voilà Moni qui arrive chez l'empereur d'Autriche*, à quoi les ivrognes présents lui répondent *Longue vie à l'empereur !* C'est ainsi que débute une longue soirée de soûlerie, qui s'ajoute à toutes celles qui se déroulent régulièrement en ce lieu depuis que l'armée du roi Pierre Karadjordjević a libéré Zagreb. On ne boit pas pour fêter quoi que ce soit, on boit parce qu'on n'a rien de plus intelligent à faire. Comme si l'on attendait quelque chose sans savoir quoi au juste.

Ce jour-là, lorsque Salamon Tannenbaum lança son chapeau et cria *Voilà Moni qui arrive chez l'empereur d'Autriche*, il n'y eut pas de réponse, tous les clients gardèrent le silence, chacun fixant son petit verre ou sa chope, comme si Salamon n'était pas même entré et n'avait pas pris sa place habituelle et comme si, en même temps qu'il prenait sa première mastika macédonienne en mâchant une petite racine de raifort, il n'avait pas invité à sa table tous ceux qui soudain étaient devenus aveugles autant que sourds.

— Eh bien alors, quelle mouche vous a piqués aujourd'hui ? demanda-t-il sur un ton désespéré.

Puis deux hommes s'approchèrent de lui. Le plus grand, aux moustaches plus épaisses, demanda à Salamon Tannenbaum ses papiers alors que le plus petit, grisonnant et

comme vissé à son chapeau, lui envoya une bonne claqué avant même qu'il pût les chercher dans la poche de sa veste. Salamon ne demanda pas pourquoi on le frappait, ni à ce moment-là ni plus tard, lorsqu'au sous-sol de la gendarmerie, les deux individus lui assénèrent de manière experte des coups de bâton sur la plante des pieds tandis qu'il hurlait à tue-tête en appelant au secours. Dans un coin de son esprit, il se disait que c'était bien que les murs fussent épais et qu'il n'y eût personne pour l'entendre. Il pouvait en effet crier et se lamenter tout son soûl sans se rabaisser devant les gens qu'il connaissait. Il eut du mal ensuite à faire croire qu'il ne savait pas pourquoi on l'avait battu.

Ah, Salamon, Salamon, Dieu t'a donné autant d'intelligence qu'il a mis de safran dans la soupe du pauvre !

Les uns prétendaient qu'il avait été relâché au bout de cinq jours, les autres, que tout cela était une exagération et que Salamon Tannenbaum était sorti du sous-sol situé en face du parc Zrinjevac dès le lendemain. Il semblait inutile de demander à Salamon où était la vérité car il ne se souvenait de rien. Il se contenta de déambuler pendant des mois comme un aliéné dans les rues de Zagreb en faisant semblant de ne reconnaître personne. Peu importe si on l'avait tabassé cinq jours ou une nuit, le travail avait été fait de façon si experte et si appliquée qu'il s'était retrouvé sans peau sur la plante des pieds. Cette correction eut l'avantage d'apprendre à Salamon Tannenbaum à se déplacer sur les mains. Sans quoi il n'aurait jamais pu rentrer chez lui, rue Gundulićeva.

Allongé sur son lit, misérable et effarouché pour trois vies d'homme, il ne put assister à l'événement étroitement lié à son arrestation qui se déroulait à la gare. Il ne put voir entrer au quai numéro un, au son des trois hymnes nationaux, serbe, croate et slovène, le train composé de trois voitures conduisant Alexandre, héritier du jeune royaume, et toute sa cohorte d'adjudants, d'amiraux, d'officiers d'ordonnance, de chefs de clans et de futurs piliers du jeune Etat national, ni Matko Laginja, le *ban* ou gouverneur de Croatie, qui accueillait, la larme à l'œil et son discours froissé dans ses mains moites, toute cette troupe en uniforme de gala. Lorsque le jeune prince descendit du train, le *ban* Laginja, terrifié et tremblotant sous le vent printanier, se rendit compte qu'il avait les mains maculées d'encre, que les caractères de son discours

s'étaient dissous sur le papier et que la main qu'il allait tendre au fameux prince n'était pas digne de ce geste. Une fois devant Alexandre, Laginja ne put piper mot. Il fixait le futur roi comme s'il regardait sa propre mort. Une issue à cette situation fort embarrassante, quasi comparable à la bastonnade reçue par Salamon, fut trouvée grâce à l'épouse du *ban*, femme efficace et décidée. Elle poussa Laginja sur le côté et adressa au prince les paroles suivantes :

— Votre Majesté ! Nous ne vous offrons pas de pain ni de sel, comme le voudrait la tradition quand on accueille un étranger, parce que justement, vous êtes chez vous !

C'est grâce à ces paroles, quelque peu enjolivées par le protocole d'Etat et sans aucune mention de l'impasse où s'était trouvé son époux, que la femme du *ban* est entrée dans les manuels d'histoire, et la phrase évoquant le "chez vous" d'Alexandre demeurerait pendant des décennies l'exemple même du patriotisme yougoslave incarné par le peuple croate à Zagreb, sa capitale.

Quant à Salamon Tannenbaum, l'envie lui était passée d'évoquer l'empereur d'Autriche, surtout quand il lançait son chapeau sur le perroquet de la brasserie. De toute façon, celle-ci ne tarda pas à fermer ses portes pour faire place à une ferronnerie car ses clients n'arrivaient pas à s'habituer à son nouveau nom officiel, et chaque fois qu'une personnalité importante arrivait à Zagreb, un ministre, un envoyé du roi ou un officier de haut rang, cela coûtait une bastonnade à un ou deux ivrognes, à cause de l'empereur d'Autriche. Salamon Tannenbaum ne se montra plus jamais téméraire et dès lors, il s'arrangea même pour rater une fois sur deux le fameux perroquet.

Huit ans plus tard, c'était l'été, un long cortège montait vers le cimetière de Mirogoj derrière le cercueil du chef national croate, Stjepan Radić. Il y avait partout des gendarmes, des agents en civil et divers indicateurs qui voyaient dans cet événement une occasion de faire avancer leur carrière. Ils étaient tous aux aguets, à attendre qu'un révolutionnaire se détache de la colonne pour lancer un cri contre le roi et la reine, mais il n'en fut rien et, du moins du point de vue de la police, le spectacle inspira plutôt l'ennui. On n'entendait que des gémissements et l'entrechoc lent de milliers de semelles en gomme, en cuir ou en bois sur le sol. Pour quiconque qui

eût fermé les yeux, ce bruit aurait pu sembler pire encore qu'une insulte visant l'honneur de la reine ou des appels à la révolte contre l'Etat et contre l'ordre, car on avait l'impression que chacun de ces pas traduisait le désespoir, l'hostilité et le désir de vengeance.

On ne sait quel vent avait amené Salamon Tannenbaum jusqu'au portail de Mirogoj précisément à ce moment-là, mais une fois posté à cet endroit, observant tantôt les espions et les gendarmes, tantôt la colonne en deuil en train d'avancer, il se trouva en proie à des sentiments contradictoires. Lorsqu'il regardait la foule et écoutait le bruit de ces milliers de semelles, la peur lui faisait prendre le parti des espions et des gendarmes, mais quand il croisait leur regard, marqué par cette haine qui broyait les os et glaçait le sang, Salamon Tannenbaum devenait l'un de ces paysans de Lika ou de Slavonie qui regrettaient sincèrement leur chef et se redonnaient du courage en serrant fort leurs poings. Ce dilemme l'accompagnerait jusqu'à la fin de ses jours et c'est en lui que sa mauvaise conscience prendrait sa source. Salamon Tannenbaum avait le sentiment d'être toujours du mauvais côté.

Quelques mois après l'enterrement du dirigeant croate, Salamon Tannenbaum se décida de proposer le mariage à Ivka Singer, fille d'Abraham Singer, vendeur de marchandises coloniales dans la rue Mesnička. Ivka faisait un peu figure de surplus dans le grand négoce de son père. A trente ans passés, elle serait restée vieille fille si Salamon ne s'était pas présenté. On ne pouvait pas dire pourtant qu'elle manquait d'attraits. Menue, à la peau claire et aux cheveux noirs comme la nuit la plus profonde, elle faisait penser à une goutte de sang espagnol sur l'asphalte de la place Ilica. Elle avait les plus grands yeux qui se soient jamais posés sur Zagreb. Les hommes en tombaient amoureux, les femmes s'en moquaient et, pour des raisons inexplicables, les enfants en avaient peur. Ses yeux réapparaissaient dans leurs rêves, leurs cauchemars en étaient peuplés et pour la génération née autour de la place Ilica dans les années 1920, les yeux d'Ivka Singer allaient rester pour toujours la mesure de leur peur et de la vraie terreur. Mais ce n'est pas à cause de ces peurs enfantines qu'elle ne s'était pas mariée plus tôt. Au contraire, les yeux d'Ivka attiraient les hommes si irrésistiblement que le vieil Abraham

Singer avait trop attendu afin de trouver le meilleur prétendant pour sa fille.

La liste de tous ceux qui avaient demandé la main d'Ivka Singer serait trop longue à citer, mais certains d'entre eux furent difficiles à oublier par les Singer et Tannenbaum, et jaser abondamment à leur propos provoquait chez eux une pure joie. Ivka avait à peine quinze ans quand Mosho Benhabib, marchand de Dubrovnik, vint demander sa main. Le père d'Ivka entretenait avec lui des relations professionnelles depuis plus de quarante ans, ainsi pouvait-on dire qu'ils s'étaient presque liés d'amitié. Mosho avait plusieurs maisons à Dubrovnik et à Florence, des domaines en Hongrie, en Slavonie et au Banat, et il était riche comme aucun Singer ne le serait jamais. Par le passé, Mosho avait été marié, mais c'était lorsqu'il était jeune, vigoureux et arrogant, de sorte qu'il s'était à peine aperçu que sa femme Rikica avait rendu l'âme. Après elle, il ne s'était jamais remarié faute de temps, et quand il s'était rendu compte, à presque quatre-vingts ans, qu'il avait vieilli, il souhaita avoir une femme pour lui donner un héritier et être à ses côtés au moment où il lui faudrait partir.

— Il ne me reste qu'un petit bout de temps à vivre, je n'embêterais pas la petite très longtemps, et je lui laisserais assez de richesses pour qu'elle épouse ensuite un prince d'Abyssinie, si le cœur lui en dit, précisa-t-il à Abraham Singer.

Cette nuit-là, le père ne put fermer l'œil. Il en fut de même, la nuit suivante. Au bout de la septième nuit blanche, Abraham Singer alla voir Mosho pour lui dire qu'Ivka n'était pas pour lui. Celui-ci accueillit sa décision avec calme :

— Moi non plus, je n'aurais pas donné mon enfant à un vieillard, dit-il à Singer. Je ne t'en veux pas, je vous souhaite seulement, à toi et à ta fille si belle, de ne jamais regretter ce refus.

Il est difficile de savoir à quel moment Abraham regretta pour la première fois de ne pas avoir donné sa fille à Mosho Benhabib, si ce fut au bout d'un mois déjà, quand Mosho décéda soudain à Dubrovnik et que tous ses biens revinrent à l'Etat puisqu'il n'avait laissé à sa suite ni famille ni testament, ou plus tard, lorsque vinrent frapper à sa porte des prétendants nettement moins fortunés.

Le mauvais souvenir de Mosho Benhabib ne fut plus jamais évoqué chez les Singer, pas même pour en rire. On évita

d'y revenir tout au long des années de guerre et d'après-guerre, tandis qu'un empire s'effondrait et qu'un autre naissait, alors qu'il n'y avait plus rien à manger, que la grippe espagnole faisait des ravages, que partout on mourait pour cause de maladie autant que par excès de santé, et, ceci semblait pire encore, qu'on n'avait nul endroit où partir, fuir, ou se cacher, par manque d'argent, fût-ce pour se payer un simple billet de bateau de troisième classe.

Ah, Mosho, Mosho, pourquoi n'es-tu pas parti quelques années plus tôt, ainsi, tu ne serais jamais venu demander la main d'Ivka, ou bien pourquoi n'as-tu pas vécu encore une bonne dizaine d'années, ta fortune n'aurait pas été la seule bonne raison pour se souvenir de toi...

Le premier prétendant d'après-guerre fut Ismaël Danon, un médecin colonel aux manières distinguées, né à Belgrade, mais le vieux Singer refusa de lui donner la main de sa fille parce qu'il lui semblait qu'il parlait un peu trop fort et que cela entamait son impeccable élégance. Peut-être essaie-t-il de cacher son jeu, se dit Abraham, et dès qu'il aura la main d'Ivka, il montrera son vrai visage de Serbe rustaud. A cette époque-là, Singer n'était pas vraiment impressionné par tous ces libérateurs et unificateurs du pays qui avaient envahi Zagreb en salissant ses rues avec de la boue collée à leurs bottes. Il craignait que cette libération et unification n'entraînent un malheur aussi vague que terrifiant, néanmoins parfaitement tangible. Il montra gentiment la porte au médecin colonel, résista aux larmes d'Ivka, car la petite était sur-le-champ tombée follement amoureuse du beau Serbe, et c'est seulement après que le médecin colonel, le cœur brisé, eut demandé et obtenu sa mutation à Skopje, qu'Abraham Singer apprit par hasard, de certains vagabonds et mouchards, la vraie raison qui poussait Ismaël Danon à parler aussi fort. Au cours d'une de ces fameuses batailles serbes, à Kajmakčalan, Salonique ou Dieu sait où, une détonation l'avait rendu complètement sourd d'une oreille en épargnant à peine l'autre, et s'il criait autant, c'était pour s'entendre lui-même. Mince, pourquoi ne l'a-t-il pas dit, pensa le vieil Abraham, furieux, quelle idée de me laisser croire que j'allais confier ma fille à un vulgaire gueulard, cria-t-il en renversant par inadvertance une grosse caisse remplie d'oranges qui s'éparpillèrent dans la boutique et notamment entre les pieds des quatre vagabonds

et mouchards – des voyous qui, pour le compte de l'armée austro-hongroise, avaient traqué les déserteurs croates autour de Zagreb pendant les quatre années de guerre, et qui se faisaient passer à présent pour les plus grands partisans de la cause royale serbe.

— Je ne vous paierai rien, criait Singer, vous pouvez mettre le feu à ma boutique, casser toutes mes vitrines, je ne paierai rien.

Ils s'en allèrent la queue entre les jambes, afin de suivre et espionner des gens pour le compte de quelqu'un d'autre, s'étonnant probablement de cette idée de mettre le feu à la boutique de Singer et d'en casser les vitres. L'heure n'avait pas encore sonné pour pareilles actions, et personne, à part le vieil Abraham, n'imaginait cela possible. Pourtant, Abraham n'avait rien d'un prophète, il était seulement à fleur de peau, il tombait parfois dans une sorte de délire morphinique et voyait des scènes que personne d'autre n'avait jamais vues. Dieu sait de quelle aïeule Abraham Salamon avait hérité cette agitation nerveuse, mais il était connu pour y être sujet.

Un ou deux ans après l'incident avec le médecin colonel, et après le passage de prétendants dont les nom et destin s'étaient depuis effacés des mémoires, Emil Kreševljak, âgé d'à peine trente ans, vint frapper à la porte des Singer. Ce n'était pas un inconnu car, alors jeune prêtre, il s'était présenté un jour pour passer commande de sept cents petits paquets identiques de fruits confits et de pâte de coing destinés à un orphelinat de Bosnie. Abraham avait mis trois jours à préparer lesdits paquets, mais l'homme d'Eglise l'avait obligé à tous les rouvrir pour peser le contenu de chacun, afin d'éviter qu'un enfant en ait moins qu'un autre. Son sens aigu de l'équité révélait un côté sombre, difficile à saisir, ce qui fit dire plus tard à Singer que l'enfer était pavé de bonnes intentions. Surveillé de près par le prêtre, Abraham prit trois jours supplémentaires pour peser chaque petit paquet et vérifier que toutes les framboises confites eussent le même nombre de drupéoles.

Et voici que réapparaissait ce même Emil Kreševljak, quelques années plus tard, devant Abraham Singer, dans son costume en soie sauvage coupé à la parisienne, avec un mouchoir dans sa poche et un diamant piqué sur sa cravate, aspergé de la tête aux pieds d'eau de Cologne, lui énumérant toutes

les raisons pour lesquelles le vieil homme devait lui donner la main de sa fille. Emil y porta le même soin qu'au moment de peser les fruits et de contrôler la taille de chaque carré de pâte de coing. Singer l'écoutait presque émerveillé, sachant par avance qu'il ne laisserait jamais sa fille partir avec un individu pareil, fût-il le dernier homme sur Terre et le dernier prétendant au monde.

Emil Kreševljak vanta la prêtrise. Cela nourrit chez l'homme un fort sens des responsabilités à vie, mais aussi une nécessité de prendre soin de sa personne. Dieu aime les gens soignés, c'est la première chose qu'on apprend au séminaire. Le fait que j'ai cessé d'être au service de Dieu ne regarde que moi, même ma famille doit rester en marge de ce choix. Le mystère qui pousse un homme à entrer dans les ordres égale celui qui le conduit à les quitter pour redevenir une simple brebis, philosophait Kreševljak en tissant sa toile autour de la belle Ivka Singer.

Il l'avait remarquée, il l'avait observée d'un regard pécheur le jour même où il était venu commander les petits paquets pour l'orphelinat.

A l'instant où le prétendant fit son aveu, un fruit amer éclata et se répandit dans les entrailles d'Abraham Singer. Pourtant, il ne dit rien, il ne leva pas même ses sourcils comme le font d'habitude ceux qui souffrent de douleurs gastriques quand, au printemps et à l'automne, leurs ulcères chroniques réapparaissent. S'il y avait eu une justice ici-bas, il aurait immédiatement flanqué à la porte ce défroqué mielleux et mou comme un millefeuille mal cuit, pour que l'idée de réapparaître ne lui vienne plus jamais à l'esprit et qu'Abraham puisse l'effacer complètement de sa mémoire et le soustraire à sa vue comme une âme joyeuse efface les cauchemars de la nuit. Mais comme il n'y avait nulle justice ici-bas, cette ville n'en bénéficierait guère, pas plus que les gens qui l'habitaient car malheureusement, ils ne disaient jamais ce qu'ils pensaient vraiment. Comment pouvait-il y avoir une justice pour un Abraham Singer, cette crapule de juif, comme disait Roža l'ivrogne lorsqu'il refusa, après trente ans de crédit qu'elle ne remboursait jamais, de lui donner son litron de rouge quotidien. C'est pourquoi, au lieu de chasser Emil Kreševljak après que ce dernier lui eut avoué avoir, alors jeune prêtre, reluqué son Ivka, encore toute petite, le vieux Singer le laissa

évoquer toutes les raisons pour lesquelles il devait lui donner sa main.

— Les temps sont difficiles, monsieur Singer, dit Kreševljak en soupirant. Très, très difficiles. Et ils seront pires encore, ajouta-t-il comme un petit coq avant de faire une mine préoccupée. Surtout pour ceux qui n'ont pas suivi Jésus, et vous, monsieur Singer, vous êtes un homme bon et cela est tout à votre honneur et à celui de votre famille, mais vous savez, la famine et la misère règnent partout, et dans des situations pareilles, les premiers à en faire les frais sont les gens comme vous. Vous devriez vous protéger, monsieur Singer, et voilà que l'occasion vous en est offerte : je me suis épris d'Ivka, j'ai rompu pour elle mes vœux sacrés, les autres femmes ne m'intéressent pas. Si vous la laissez partir avec moi, le Bon Dieu vous gardera à ses côtés et plus personne ne vous demandera ni qui vous êtes ni à quelle confession vous appartenez. Si vous me donnez la petite Ivka, vous serez un homme libre.

Le vieil Abraham laissa Emil Kreševljak terminer son discours sans l'interrompre, il le garda même à déjeuner ce dimanche-là, le faisant asseoir à côté d'Ivka, mais il ne lui donna pas sa main.

— Nous pouvons rester amis, commença-t-il au milieu du déjeuner. Mais elle n'est pas pour vous.

Comme si une petite aile de poulet s'était coincée dans sa gorge, Kreševljak toussota puis il s'apprêta à dire quelque chose, mais Singer se pencha par-dessus la table et lui prit la main :

— Un os de poulet peut être pire qu'une arête. Ne me faites pas porter votre disparition sur la conscience.

Peu après le refus d'Abraham de donner sa fille au prêtre défroqué, un nouveau prétendant se présenta, l'étudiant Hajim Abeatar. Quand Abraham lui posa des questions sur sa famille, il répondit que son père et sa mère étaient décédés, qu'il n'avait pas de parents proches et qu'il avait coupé les liens avec les membres de sa famille la plus éloignée. Il n'avait pas de richesse, hormis la bourse d'une association juive de Sarajevo, qu'il recevait régulièrement, ainsi, il ne serait à la charge de personne pendant qu'il finirait ses études et avant de trouver un emploi.

— Et pourquoi devrais-je te donner la main de ma fille ? demanda Singer.

— Parce qu'il est temps qu'elle se marie, répondit le jeune homme en haussant les épaules.

Abraham ne l'oublia pas car il fut le seul à ne rien promettre et à ne rien demander. Hajim était pâle et voûté, avec un visage aux traits brouillés, ni grand ni petit, aussi, il était facile de l'oublier tout comme il était facile de l'imaginer ne dépendre de personne, si ce n'est de cette association prête à financer ses études.

Qui sait, c'était peut-être exactement l'homme pour la fille d'Abraham.

Puis personne ne vint plus pendant une longue période, les voisins commençaient déjà à se demander ce qui ne tournait pas rond chez Ivka Singer. C'est alors que Salamon Tannenbaum fit son apparition.